



PARU DANS TÉLÉRAMA : LE 18 OCTOBRE 1995

**Reportage** Ils sont mineurs, fuient l'Algérie ou la Yougoslavie et rêvent d'une France accueillante. Débarqués à Marseille, ils ne trouvent que la rue. L'association Jeunes Errants tente de les arracher à la misère.

## Clandestin à 13 ans

**K**ader ne s'appelle pas Kader. Il a pris une fausse identité en arrivant à Marseille, en 1993. A 13 ans, sur un coup de tête, sans passeport ni billet, il a quitté Alger caché dans un cargo. Il imaginait une Europe riche, accueillante, et se retrouve dans un des nombreux squats du quartier populaire du Panier. Il vit avec d'autres Algériens, venus comme lui d'un des trois quartiers pauvres d'Alger : Babel Oued, La Glacière, Ben Jerka. Tous racontent plus ou moins la même

histoire. Ils ont fui la guerre civile, les brutalités de la police, les recruteurs du GIA (le plus violent des groupes armés algériens), la misère. Beaucoup sont mineurs. Kader comprend rapidement que la France n'est pas le paradis dont il rêvait et découvre les clés de la débrouille. Autour de lui, on vole, on deale et, à l'occasion, on se prostitue. Lui aussi devra développer son instinct de survie pour sauver sa peau de clandestin, ce mot qu'aucun film français ne lui avait appris. Son vocabulaire

s'enrichit, et lui prend un coup de vieux. Il commence par changer de nom pour brouiller les pistes, au cas où. Puis il applique la règle numéro un de sa nouvelle existence : « *Un clando doit toujours s'habiller impeccable.* » Sans papiers, il faut être propre et porter des marques. Fausse identité mais vrai 501, vraies Nike, vrai cuir... Pour Kader, une paire de pompes à huit cents francs, ça pose son homme. La nuit ou à l'aube, ses camarades, pick-pockets, braqueurs d'autoradios, dea-

► LIRE LA SUITE...



lers, sortent par équipe. Leur butin sert à nourrir la communauté. Quand le « travail » devient difficile, ils partent vers Barcelone ou Rome, des villes où la saison touristique commence plus tôt et finit plus tard. Au début, Kader se contente d'aider au squat et de découvrir la ville. Le soir, devant la télé, il assimile de mieux en mieux la langue française. Puis, à son tour, il participe à cette économie parallèle. Bientôt deux ans qu'il mène cette vie, quand il se fait arrêter par la police et passe une nuit en cellule. Il décide alors de ne plus voler, sans savoir pour autant comment il pourra se débrouiller. Pour manger et se laver, il fréquente les œuvres caritatives.

C'est dans un foyer du Panier offrant repas et douche aux SDF qu'il rencontre Hamed. Cet éducateur cherche à entrer en contact avec les adolescents en situation irrégulière pour leur proposer une aide légale, dans le cadre d'une nouvelle association, Jeunes Errants. D'abord méfiant, Kader découvre un réseau qui lui permet de vivre sans risquer la prison. Il finit par accepter la protection de Jeunes Errants, qui le nourrit, l'habille et le loge

à l'hôtel. Après un mois de ce régime, il se remet à rêver : une famille d'accueil, une scolarité et la nationalité française. Il rompt totalement avec le Panier et n'y retourne que pour servir à son tour d'éclaireur aux éducateurs. Totalement intégré dans l'association, il repère les jeunes nouvellement débarqués et prend avec eux le premier contact. Il parvient à décider quelques copains, mais, pour beaucoup, cette démarche paraît dangereuse. Le clandestin se méfie de tout ce qui semble officiel.

A Marseille, cent à deux cents mineurs vivent dans la clandestinité. Ils sont majoritairement algériens, mais aussi kurdes, yougoslaves, moscovites... La plupart ne parlent pas le français. Ce petit monde désœuvré, livré à lui-même traîne à la Pierre Plate, entre dealers et pêcheurs, à la Porte d'Aix, la place où jeunes et vieux se retrouvent pour parler du pays en jouant aux dames, et dans un square du quartier arabe, Belsunce. Ces grappes de jeunes, vulnérables et trop tôt confrontés au monde des adultes, plongent dans la délinquance. Face à ce problème généralement ignoré, les travailleurs sociaux

## Clandestin à 13 ans

tirent le signal d'alarme. « Depuis le début de l'année, on voit débarquer en masse des gosses de 15 ans, constate Badra Delhoum, directrice du centre social Belsunce. Ils viennent par cargo, soit directement, soit en passant par l'Italie ou l'Espagne. Le plus jeune que j'ai vu avait 10 ans. Parfois, ils zonent depuis trois ou quatre ans. Ils sont complètement marginalisés. Avec ce phénomène, on constate sur le quartier une recrudescence de vols et de prostitution. »



Pour échapper au squat et à la délinquance, Kader a fini par accepter la protection de Jeunes Errants. Etre logé, nourri, apprendre le français...

SUITE ►  
◀ RETOUR





Quand Médéni arrive à la permanence de Jeunes Errants, il vient de vivre des mois de vadrouille, il est sale et maigre. A la question : que sais-tu faire ? Il répond : la guerre. Né au Kurdistan, il a assisté à la mort de sa sœur et à l'arrestation de ses parents, dont il n'a plus aucune nouvelle. A 14 ans, il a le corps musclé et le regard d'un adulte. Sur le bras droit, il porte la cicatrice d'un coup de baïonnette. Ce jour-là, Mme Hamrouch venait proposer de prendre un jeune Algérien à la maison. Elle repart avec Médéni. Deux semaines plus tard, installé dans un trois pièces coquet, il est comme son fils et l'appelle maman. Le trop précoce guerrier retrouve un semblant de sourire. Grâce à quelques mots de français appris à la va-vite, il demande à aller à l'école et à jouer

au foot. Sa mère par intérim le bichonne comme un enfant perdu et n'arrive pas à l'imaginer les armes à la main. Il ne veut plus la quitter, et elle éprouve du plaisir à le ramener à la vie. « *Tant qu'il voudra rester, je le garderai. Je comprends que tous ces jeunes préfèrent les trottoirs de la France à leur situation chez eux, dit Mme Hamrouch. Ici, ils ont la rue, la misère, mais pas la guerre.* »

Jusqu'au 15 février dernier, aucune structure existante ne correspondait aux besoins de ces adolescents n'ayant comme seul contact légal avec la société que la police et la prison. « *Quasiment 90 % des détenus mineurs sont en situation irrégulière, constate le juge Jean-Pierre Deschamps, président du tribunal pour enfants de Marseille. Ils sont souvent condamnés pour des délits bénins qui n'entraîneraient pas l'incarcération d'un Français. Le secteur éducatif n'est pas adapté à cette situation. Lorsqu'un mineur sans famille nous est présenté parce qu'il a volé, nous pouvons immédiatement le placer dans un foyer. Mais ces établissements ne peuvent pas accueillir ces jeunes immigrés parce qu'ils ne savent pas gérer ce genre de problèmes. Alors, ces gamins se retrouvent en prison.* » C'est pour pallier ce manque que le magistrat a créé l'association Jeunes Errants. Son action s'appuie sur la Convention internationale des droits de l'enfant (1) : à problème atypique, solution atypique. Sachant qu'un mineur ne peut pas être expulsé, il faut bien s'en occuper. Subventionnée par la ville, le conseil général, la Ddass, la préfecture et la PJJ (Protec-

tion judiciaire de la jeunesse), l'association se charge de les faire soigner, de les loger, en famille, en foyer ou en hôtel, de les nourrir et, si possible, de les orienter vers une formation. Tous sont mis sous sa protection après être passés devant un juge qui établit qu'ils sont en réel danger. Après trois mois et demi d'existence, l'association suit cinquante-deux jeunes.

La permanence de Jeunes Errants reçoit des jeunes brisés. Ils arrivent par le biais de la police, de l'asile de nuit, d'éducateurs ou de copains. Au départ, farouches, ils ne demandent rien... même pas à manger. Souvent butés et inquiets, assis autour de la grande table conviviale, ils écoutent mais parlent peu. Marqués par leur expérience, ils jouent les durs mais, au moment de passer devant le juge, l'angoisse fait ressortir l'enfant qui sommeille en eux. Peu à peu, ils reprennent confiance. « *Quand ils se stabilisent, ils se révèlent et ont la même attitude que tous les adolescents en rupture avec leurs parents, explique*

SUITE ►

◀ RETOUR





**Grâce à l'association, les jeunes clandestins peuvent suivre des formations.**

[SUITE ►](#)  
[◄ RETOUR](#)





Didier, un des deux éducateurs de Jeunes Errants. *Ils se révoltent, deviennent hyperexigeants. Notre rôle est également de leur expliquer leur situation. Une fois qu'ils ont compris qu'ils n'ont pas d'avenir en France, ils réagissent, et ce n'est pas forcément positif. Parfois, ils quittent le pays ou retournent à la rue.* »

Cet après-midi-là, à l'heure du goûter, la tension monte dans les trois pièces de la permanence, où d'habitude on discute autour d'un café, d'un Coca ou de rien. Les yeux rivés sur le sol, Mohamed supporte mal que sa mère ne puisse pas le prendre à sa charge. Il avait fait le voyage, via l'Italie, pour la retrouver après quinze ans de séparation. Il découvre une femme dans une situation si précaire qu'elle doit placer les enfants de son remariage à la Ddass. Alors, le grand fils arrive là comme un chien dans un jeu de quilles. Le juge risque de le renvoyer au bled. Un autre Mohamed déchire sa carte de Jeunes Errants, un papier attestant qu'il est sous la protection de l'association. Il jette les morceaux en clamant : « *Je suis un clandestin 100 %.* » Il réclame une photo et un tampon sur cette carte trop peu officielle à son goût.

En fait, il voudrait un passeport français et ne pense qu'à ça, même quand il plaisante. Depuis son entrevue avec le juge, il sait qu'il n'a que dix-sept mois de sursis. Ensuite... il aura 18 ans. Il croyait pouvoir se réfugier en Allemagne mais, maintenant, il a compris qu'il est indésirable dans toute l'Europe. Les accords de Schengen n'arrangent pas le cas de ces gamins. L'association Jeunes Errants ne peut leur offrir que le minimum vital et la sécurité. Ils sont tous là sans plus d'espoir que le jour le jour. Reste à profiter de la vie. Alors, ensemble, ils mangent, s'amuse, vont à la plage, draguent, fredonnent du Cheb Hasni, « le roi de la chanson sentimentale ».

A l'heure où les enfants sont à l'école, Kader attend dans la permanence marseillaise de Médecins du monde. Il accompagne Massala, un jeune Kurde ramassé sur les marches de la gare Saint-Charles quelques jours auparavant. Kader se montre solidaire parce qu'ils ont tous les deux 15 ans et une histoire en commun. Ils sont seuls et exilés.

A part ça, Massala l'énerve, trop craintif, trop fragile, trop décalé. Dans le hall d'entrée, Kader feuillette des journaux

qu'il ne comprend pas bien. Il s'arrête un instant sur des images d'Algérie illustrant un article sur la violence : des corps et du sang. Puis il se cale une boulette de tabac à chiquer sous la lèvre et tente de penser à autre chose. Ce pays n'est plus le sien. Massala sort de la consultation. Le diagnostic du médecin éclaire un peu sur le parcours de l'adolescent. Il souffre de malnutrition et a été battu. Pour l'instant, il ne peut rien raconter. Il ne parle pas un mot de français. Quand, à grand renfort de gestes, Kader l'interroge sur sa mère, Massala pose deux doigts sur sa tempe et fait : « *Poum* ».

De retour à la permanence, Dominique, la trésorière, et Marie-France, la secrétaire, offrent un Walkman aux ados. Comme des enfants à Noël, ils écarquillent les yeux et osent à peine y croire. Puis les mamans de service leur donnent un peu d'argent pour acheter de la musique. Ils courent chercher des cassettes, des chansons de leur pays. Ce bled dont ils ont peur et ne veulent plus entendre parler...